

Des stupéfiants sous surveillance



Beaune Bruno Martin et du commandant

Ces pharmaciens du territoire qui accompagnent les toxicomanes

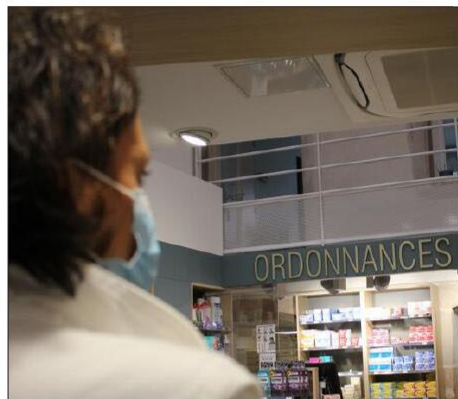
« Les toxicomanes sont pour nous, pharmaciens, des patients comme les autres, nous ne les différencions pas. Mais pour qu'un suivi marche, il faut une confiance mutuelle », indique Virginie Chartron, pharmacienne titulaire de la pharmacie Madeleine, située rue du Faubourg-Madeleine, l'une des quelques officines beaunoises à accueillir des patients toxicomanes pour leur délivrer leurs médicaments de substitution (Subutex, Métabone...) ou des kits pour injections.

« Éviter les risques de transmission de maladies »

Est également effectué l'échange de seringues qui servent aux injections, « non pas pour les inciter à se droguer mais plutôt pour assurer l'hygiène lors de leurs injections, qu'ils feront dans tous les cas. Ce que nous voulons, c'est éviter les risques de transmissions de maladies ».

Des actes qui résultent d'un choix que fait chaque pharmacie. Les officines restent libres de délivrer ou pas ce type de médicaments. Pour elle, il s'agit d'un engagement : « Je vois cela comme une mission de santé publique dans laquelle je m'engage pleinement, au même titre que nous avons accepté de faire des tests Covid-19. Si une personne toxicomane a la volonté de sortir de son addiction, nous sommes là pour lui délivrer le traitement qui parviendra à l'aider ».

Virginie Chartron en suit certains depuis plus d'une dizaine d'années : « Nous voyons forcément quand il y a des hauts et des bas à force de les connaître et de les voir chaque semaine, avec parfois des coupures de plusieurs mois s'ils arrivent à décrocher. D'autres



Les officines restent libres d'accepter ou non de délivrer des médicaments de substitution aux toxicomanes. Photo LBP/E. B.

sont arrivés plus récemment, motivés par l'envie de se reprendre en main ou parce qu'ils se sont installés depuis peu et qu'ils doivent poursuivre leur traitement ».

Un plus gros afflux en période de vendanges

À la pharmacie des Chêlènes, aux Blanches-Fleurs, Nathalie Arnoult est référente d'une trentaine de personnes toxicomanes dans son officine. Des gens de Beaune ou de villages proches tels que Savigny-lès-Beaune ou Ladoix-Serrigny.

Et en période de vendanges, ils accueillent bien plus de travailleurs saisonniers qui viennent se fournir en matériel pour injections. « On a un très bon lien avec eux, qu'ils fassent partie de nos habitués ou non », affirme-t-elle. « Rares sont ceux qui dérapent, c'est-à-dire qui terminent

leurs boîtes bien avant la date de renouvellement. Et quand une surconsommation arrive, cela se règle généralement avec le médecin. »

Malgré tout, la pharmacienne observe l'existence d'un marché parallèle pour ces médicaments de substitution : « Certains nous confient arriver à se débarrasser par leurs propres moyens. C'est une autre réalité, on sait très bien qu'à Beaune, trouver de la Métabone ou du Subutex vendu au marché noir n'est pas un problème ».

Néanmoins, Nathalie Arnoult est consciente des différences, avec des secteurs très urbanisés : « Je n'ai jamais travaillé dans une grande ville comme Paris, par exemple, mais je pense qu'ici, nous ne sommes pas du tout exposés aux mêmes difficultés souvent liées à la délinquance, ou lors des gardes de nuit qui sont très certainement agitées dans certains quartiers ».

À Nuits-Saint-Georges, un suivi « très réglementé »

Ce suivi médical est effectué par les pharmaciens titulaires. Les préparateurs ne sont pas autorisés à s'en occuper. À Nuits-Saint-Georges, à la pharmacie des Buttes, Constance Raymond suit une quinzaine de toxicomanes, entre 25 et 40 ans, résidant dans le secteur. Elle explique son travail : « C'est très procédurier. Il faut faire de nombreuses vérifications et tout remplir d'une manière précise ; il faut nous assurer que l'ordonnance est authentique. Les copies ne sont pas autorisées. Tout est réglementé au jour près sur la délivrance des boîtes de Métabone ou de Subutex en lien avec le médecin, avec qui nous sommes en contact permanent ; le patient doit venir à une date précise dans la pharmacie indiquée par le prescripteur. De notre côté, nous devons être parfaitement à jour dans nos stocks. Tout cela demande une organisation très particulière ». Une rigueur qui est, selon la pharmacienne, bien acceptée par les toxicomanes qu'elle suit : « Cela se passe très bien, ils sont généralement très bien réglés car pour la plupart il s'agit d'un traitement pour une addiction longue ».

EN CHIFFRES

■ Saisies moyennes annuelles à Beaune

- **Cannabis** : entre 1,5 et 2 kg/une quinzaine de plants saisis.
- **Cocaïne** : 1 g en 2018 ; 240 en 2019 ; 970 g en 2020.
- **Héroïne** : environ 500 mg.
- Quelques micro-saisies de **drogues de synthèse**, amphétamines, kétamine.
- **Argent** : 3 750 € en 2018 ; 20 430 € en 2019 ; 18 700 € en 2020.

■ Opérations de police

- **2018** : 63 personnes ont été interpellées pour des affaires de stupéfiants dont 57 usages, 1 pour trafic et 5 pour usage revendu.
- **2019** : 135 interpellés dont 99 pour usages, 35 pour usage revendu et 1 trafic.
- **2020** : 115 personnes pour usage, 22 pour usage revendu et 4 pour trafic.

■ Opérations de gendarmerie

- **Interpellations pour petite détention** : 36 en 2019 ; 60 en 2020 et 15 pour 2021.
- **Interpellations pour usage** : 68 en 2019 ; 87 en 2020 et 40 pour 2021.
- **Démantèlement de petits trafics** : 7 en 2019 ; 12 en 2020 ; 4 pour 2021. Saisie d'une quinzaine de pieds de cannabis par an en moyenne.

■ Points de deal

À Beaune, il y en a deux principaux aux Blanches-Fleurs et à Saint-Jacques. Deux autres sont en marge : quartier de la gare et place Madeleine.

Quelques « déserts addictologiques »

Ces dernières années, les Français ont beaucoup entendu parler des déserts médicaux. Ces secteurs - souvent en campagne - dépourvus de médecins ou de structure médicale. Laurence Vichet, infirmière addictologue à l'hôpital de Beaune depuis vingt ans, évoque ce problème de son point de vue : « Nous faisons face à des déserts addictologiques. L'absence de médecin, d'infirmiers ou même de services sociaux complique les choses aux personnes dépendantes aux drogues qui doivent voir un médecin très régulièrement, à jour fixe, afin d'avoir leur ordonnance pour obtenir leur médicament de substitution. Il faut comprendre que c'est une maladie chronique ».

Elle évoque Nolay, Seurre et le pays d'Arnay-le-Duc : « C'est encore plus difficile si ces personnes n'ont pas le permis. Et il y en a beaucoup ». Il faut alors s'arranger pour qu'ils puissent poursuivre leurs soins avec des délais qui s'al-

longent pour obtenir un rendez-vous. « Ce qui est important, c'est d'établir un maillage entre professionnels car seul, dans ce type de soins, on ne peut y arriver. Nous fonctionnons avec le centre d'addictologie Marion de Dijon ou le Csap, le centre de soins de Beaune. La crise sanitaire nous a également appris à exercer un suivi téléphonique, pour maintenir un lien sans rendez-vous physiques. »

Deux cents patients, dont un certain nombre de gens aisés

Ce manque de personnel médical se fait encore plus sentir à certaines périodes de l'année : « C'est très spécifique à notre territoire. En période de travaux viticoles, nous avons beaucoup de jeunes de 20 à 35 ans qui sont de passage dans la région et dans une situation professionnelle instable. Ils nous contactent au dernier moment pour obtenir leur traitement, faute de médecin disponible pour les recevoir. Un suivi addictologi-



Laurence Vichet, infirmière addictologue à l'hôpital de Beaune, reçoit des patients dépendants aux drogues. Photo LBP/E. B.

que se fait sur cinq ans, c'est incompatible avec le rythme de vie de saisonniers ».

La spécialiste démonte une idée reçue sur le profil des usagers, indiquant l'existence sur le territoire d'une toxicomanie mondaine : « On a tendance à dire que la dépendance à la drogue ne touche que des gens malheureux qui n'ont pas d'argent, qui vivent à la rue.

Ici, sur un total de 200 patients (toutes addictions), nous en recevons un certain nombre issu de familles vigneronnes aisées et qui tentent de soigner une accoutumance qu'ils ont depuis des dizaines d'années, qui ont recruté après plusieurs années d'abstinence et qui consomment facilement de la cocaïne pour tenir le rythme au travail ».